

enfin ils m'en causaient encore. D'autres me semblaient si franchement ennuyeux et inutiles, que je les voyais arriver avec effroi, avec leurs fautes prévues d'avance et la lourde corvée de les faire. Quand approchait l'étude consacrée à ces devoirs-là, toute la fin de ma récréation était gâtée par l'appréhension. Je tâchais de réagir; je tirais vivement mes livres de ma case, je mettais mes bonts de manches avec empressement; enfin je tâchais de me donner le change à moi-même en prenant un air très-actif et très-affairé. Courage de poltron. Je voyais d'avance le coin où s'embusquait l'ennemi pour fondre sur moi et pour me tenir trop fidèle compagnie jusqu'au bout. Les dix premières minutes étaient dures à passer; j'étais toujours tenté de bâcler mon devoir, afin de n'en plus entendre parler. Alors je me souvenais de ma promesse, et cela me donnait un peu de honte, à défaut de courage. J'avais découvert par quelques expériences heureuses que la volonté est bien réellement une force irrésistible. Je tâchais donc de vouloir, mais là, fermement. Il est bien vrai que quand le dégoût était trop fort, il me semblait que cette fois-là, par exception, la volonté n'y pourrait rien; je tenais bon cependant par entêtement plutôt que par confiance.

Toutes les fois que j'ai eu ce courage désespéré des dix premières minutes, j'ai triomphé de la difficulté. Le reste allait tout seul, et j'étais presque toujours surpris d'avoir eu peur à distance d'un effort qui, une fois fait, me paraissait si peu de chose. Peu à peu je pris confiance: le souvenir des succès de volonté que j'avais déjà obtenus me donnait, en présence de l'obstacle, une force nouvelle, et diminuait de moitié l'effort et la lutte.

On apprend vite quand on a la ferme volonté d'apprendre. M. Jondelles me cita bientôt parmi les bons élèves qui feraient honneur au collège de Sainte-Luce. Seulement, je vis avec surprise qu'il attribuait le succès de ma conversion à une certaine méthode d'éducation qu'il prétendait avoir inventée. J'ai bien peur que cette prétendue méthode n'ait jamais existé que dans son imagination. Sa méthode, s'il en avait une, était celle des chiquenaudes et de l'intimidation. Or, ce qui m'avait tiré de mon apathie et de mon indifférence, ce n'était pas la terreur et la contrainte, c'étaient les marques d'estime et les bonnes paroles des deux artistes et de M. Robin.

Ce n'est pas pour rien que je me suis étendu sur ces réflexions. En songeant à ce que j'ai été pendant bien longtemps et à ce que je suis devenu, je ne puis m'empêcher de me dire: Que de cancren ont restés cancren à tout jamais, parce que personne n'a su découvrir le ressort qui les pouvait mouvoir, et il y en a toujours un! Que d'éducateurs de la jeunesse ont échoué dans leur tâche, faute d'avoir connu et pratiqué cette maxime: Avec un enfant, quand tout est désespéré, il y a encore de l'espoir. Ce que je dis là n'est pas bien neuf, je le sais, mais il est bon de le redire de temps en temps.

Quant au cancren eux-mêmes, à l'honorable confrérie desquels j'ai appartenu si longtemps, je leur dirai: « Il n'est pas de paresseux endurci qui ne soit par moments dégoûté de son métier. Saisissez un de ces moments, ne fût-ce que par curiosité; faites l'expérience que j'ai faite moi-même. Ayez le courage des dix premières minutes. C'est là que le démon de la paresse vous guette, c'est là le moment critique. »

Si je recommande cet effort, c'est qu'il m'a réussi; il m'a si bien réussi, qu'un jour d'inspection générale, M. Jondelles fut si content de moi qu'il me serra la main. Oui il me serra la main!

La suite à la prochaine livraison.

LES BALLONS DU SIÈGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3, 45.

TENTATIVES DE RETOUR DANS PARIS ASSIÉGÉ.

L'entreprise qui a été tentée par quelques aéronautes, consistant à partir en ballon d'une ville de France pour rentrer à Paris, offrait des difficultés considérables. Mais si grands qu'aient été les obstacles, ils n'ont pas été considérés comme insurmontables, et si l'on avait essayé de les franchir avec plus de persistance, il est probable qu'on eût réussi à faire tomber un aérostat au milieu de la capitale investie.

Un grand nombre de projets ont été proposés pour résoudre ce problème périlleux; mais voici celui qui nous a paru le plus pratique, d'après l'avis de météorologistes émérites et d'aéronautes rompus à la manœuvre des ballons. M. G. Tissandier, qui, en compagnie de son frère, a entrepris deux fois le voyage dans des conditions étonnantes, décrit lui-même le plan qui a été arrêté par la commission scientifique de Tours:

« On va envoyer des ballons et des aéronautes à Orléans, à Chartres, à Evreux, à Dreux, à Rouen, à Amiens, dans toutes les villes non occupées par l'ennemi, dans toutes celles qui sont proches de Paris et où le gaz de l'éclairage ne fait pas défaut. Chaque aéronaute aura une bonne boussole, et, connaissant l'angle de route vers Paris, observera les nuages tous les matins, au moyen d'une glace horizontale fixe, où sera tracée une ligne se dirigeant au centre de Paris. Quand il verra les nuages marcher suivant cette ligne, c'est-à-dire quand la masse d'air supérieure se dirigera sur Paris, il gonflera son ballon à la hâte, demandera à Tours, par le télégraphe, des instructions, des dépêches, et il partira. Son point de départ est à vingt lieues de Paris environ; il va chercher une ville qui, en y comprenant les forts, offre une étendue de plusieurs lieues: n'a-t-il pas bien des chances de la rencontrer dans ces circonstances spéciales? S'il passe à côté de la capitale, il continuera son voyage et descendra plus loin, en dehors des lignes prussiennes. Quand le vent sera du nord, le ballon d'Amiens pourra partir; lorsqu'il soufflera du sud ou de l'ouest, les aérostats d'Orléans et de Dreux se trouveront prêts. Avec une douzaine de stations échelonnées sur plusieurs lignes de la rose des vents, les tentatives seront nombreuses. L'une d'elles aura de grandes chances de succès, surtout si la persévérance ne fait pas défaut et si l'on ne craint pas de renouveler fréquemment les voyages. Si un ballon est assez heureux pour passer au-dessus de Paris, il descendra dans l'enceinte des forts. Là, la campagne est suffisamment étendue pour que l'atterrissage soit facile. Au pis-aller, il pourra risquer la descente sur les toits, si le vent n'est pas trop rapide. Enfin, s'il manque l'entrée, il aura la sortie pour lui, où de nouveaux forts le protégeront. Dans tous les cas, il lui sera possible de lancer par-dessus bord des lettres et des dépêches. »

Une première tentative fut faite à Chartres par M. Révilliod; mais cet aéronaute dut s'échapper de la ville, avec son matériel aérostatique, à l'arrivée des Prussiens. MM. Albert et Gaston Tissandier furent envoyés au Mans avec le ballon *le Jean-Bart*, cubant 2 000 mètres: ils attendirent pendant un grand nombre de jours le vent sud-ouest favorable à l'ascension; mais les circonstances atmosphériques ne leur vinrent pas en aide. Pendant cet intervalle de temps, le projet primitif dut être modifié. Les armées prussiennes s'avançaient autour de Paris dans toutes les directions; elles s'emparaient d'Orléans, de Rouen, de Dreux, d'Amiens, des villes mêmes où les as-